

été partout auprès de lui dans ses premières expiations, elle y fût encore dans l'expiation suprême. Pour que je reconnaisse l'*Homme* sur l'arbre de vie, je dois voir la *Femme* à ses côtés. En d'autres termes, et pour rester dans le même ordre d'idées, l'inimitié de la femme envers le serpent ne m'apparaîtrait plus telle qu'elle est prédite dans la Genèse, si je ne retrouvais pas cette femme au dernier acte du grand combat, où le serpent mord au talon ce Fils de la femme qui lui écrase la tête.

Présentons ces vérités sous un autre jour. La sainte Écriture raconte de Salomon que, s'étant assis sur son trône royal, il en fit dresser un autre pour sa mère et la fit asseoir à sa droite (1). Ne reconnaissons nous pas dans ce trait une figure de ce qui devait se voir au Calvaire? Là, je contemple le vrai Salomon, le roi pacifiant et pacifique (2), assis sur son trône c'est-à-dire sur la croix: car c'est vraiment ainsi qu'il règne, et dans cette posture que toutes les nations viendront l'adorer (3). Pour couronne, des épines; pour sceptre aux mains, des clous; à la place du manteau dérisoire qu'il portait tout à l'heure, une pourpre royale faite du sang dont il est inondé. Et pour que je ne me trompe ni ne doute, je lis sur le titre, écrit sous l'action du Père, au-dessus de lui: Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.

Approchez-vous, filles de Sion; venez, peuples de la terre, contempler votre Roi. Le voilà dans tout l'appareil de son triomphe sur le diable et ses anges; *Ecce rex vester*. Au dernier des jours, il redescendra

(1) III Reg., II, 16.

(2) Col., I, 20.

(3) Regnavit a ligno Deus.

sur cette terre, baignée de ses larmes, arrosée de son sang. Il redescendra comme juge dans toute la splendeur de sa puissance et de sa gloire et la croix sera là, parce que c'est par la croix qu'il a régné. Alors aussi Marie siègera glorieuse à sa droite. Ainsi l'antique figure et la réalité que nous attendons nous disent clairement l'une et l'autre que la Mère du Roi Sauveur ne pourrait être absente du Calvaire, et qu'elle devait, elle aussi, trôner aux côtés de Jésus triomphant sur la croix.

III. — Élevons encore nos pensées, et considérons à quel prix Dieu lui-même, le Père du Premier-né, devient notre père. Peu content de joindre à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, il livre ce Fils à la mort pour donner le jour aux adoptifs. Et ce n'est pas moi qui le dis; Jésus-Christ lui-même nous l'a enseigné dans son Évangile: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'il aient la vie éternelle » (1).

Et l'Apôtre ne faisait que répéter l'enseignement de son Maître lorsque, traitant de notre adoption dans le Christ, il écrivait aux chrétiens de Rome: « Dieu n'a pas même épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour tous », afin de nous donner toutes choses avec lui (2). Vous le voyez, il livre son Unique à la mort, afin de faire vivre les enfants d'adoption, et la même charité qui le sacrifie nous adopte et nous régénère.

(1) Joan., III, 15.

(2) Rom., VIII, 32.

Demandez-vous comment Dieu le Père a livré son Christ à la Passion qui nous vivifie ? Le Docteur angélique vous répond « que cela s'est fait de trois manières. Premièrement, parce qu'il a, dans ses éternels conseils, *préordonné* cette Passion pour la délivrance du genre humain, suivant la parole du Prophète : Il a mis sur lui l'iniquité de nous tous; et encore : Le Seigneur a voulu le broyer dans l'infirmité (1). Secondement, parce qu'il lui a inspiré la volonté de souffrir pour nous, en lui infusant au cœur une immense charité ; c'est pourquoi nous lisons dans le même texte d'Isaïe « qu'il a été offert, parce qu'il l'a voulu » (2). Troisièmement enfin, parce que, loin de le protéger contre ses ennemis, il l'a abandonné lui-même à leurs poursuites : d'où cette plainte filiale du Sauveur pendu à la croix (3) : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (4) » ?

Voilà donc comment le Père du Christ Jésus est devenu notre père : il était sur la sainte montagne, non pour y défendre l'innocente victime, non pour écraser de sa colère juges, insulteurs et bourreaux, mais pour consentir à l'immolation, pacifier toutes choses par le sang de la croix (5), et nous adopter comme fils, après nous avoir empourprés de ce divin sang.

Ce même ordre de providence ne demande-t-il pas que Marie, la Mère du Christ, ait dans le mystère de douleurs une part analogue au rôle du Père ? Par conséquent, loin de m'étonner de la trouver au pied de la

(1) Isa., LII, 6, 10.

(2) L. c., 7.

(3) Matth., XXVII, 46.

(4) S. Thom., 3 p., q. 47, a. 3.

(5) Col., I, 19; II Cor., V, 19.

croix, ni de m'en scandaliser, j'aurais lieu d'être surpris, si j'avais à constater son absence : car je ne m'expliquerais plus comment Dieu, qui l'a prise pour coopératrice dans la première préparation de la victime, ne la prend plus comme assistante, à l'heure et pour l'acte où l'offrande doit être consommée. Ne serait-ce pas rabaisser en ce moment la maternité spirituelle, autant que la paternité de grâce est exaltée ?

Ne m'objectez pas qu'à ce dernier point de vue Marie ne devrait pas souffrir, puisque l'offrande du Père et l'abandon auquel il livre son Fils ne troublent en rien l'éternelle béatitude de sa divinité. Bossuet, à qui rien n'échappe dans les explications qu'il apporte de ces hauts mystères, a donné le principe de la solution. Écoutons-le : « Nous devons apprendre, mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ ; elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris. C'est pourquoi, je vois dans mon Évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de larmes » (1).

Et pourquoi cette différence entre elle et le Père, puisqu'ils nous enfantent l'un et l'autre par leur commun Fils ? Ce n'est pas seulement parce que la nature du Père est impassible, et que celle de la mère est par sa condition présente sujette à toute douleur ; c'est plus encore parce qu'il s'agit d'enfanter des *coupables*. Il

(1) Bossuet, *Serm. pour la fête du Rosaire, 2^e point*. Œuvres orat., t. II, p. 358.

y faut du **sang**; mais ce sang réparateur n'est pas versé par le **Christ**, en tant qu'il est le Fils du Père. C'est comme *Fils de l'homme* qu'il l'offre; et, par conséquent, la **participation** aux douleurs du Christ retombe **uniquement** de ce chef sur la Vierge Mère.

IV. — Il y a pour la bienheureuse Vierge une quatrième raison de sa présence au Calvaire, quise confond, quant à la **substance**, avec les précédentes. Lorsque nous méditons les causes qui rendirent nécessaire l'acquiescement de la Sainte Vierge à l'Incarnation, nous avons trouvé que l'une des principales reposait sur le caractère même de l'union contractée dans ce mystère entre le Verbe et la nature humaine. Il fallait le **consentement** des deux parties, et personne au monde ne pouvait, **comme Marie**, représenter l'humanité dans ce **bienheureux** contrat. Or, c'est au Calvaire que va se **consommer** le mariage mystérieux dont l'Incarnation fut le **gage**, ou, pour mieux dire, le principe. En effet, c'est là que l'épouse sortira du côté entr'ouvert de **Jésus-Christ**, tout empourprée de son sang: suivant que nous l'**enseigne** l'apôtre saint Paul, quand il écrit aux **Éphésiens**: « Jésus-Christ a aimé l'Église jusqu'à se livrer lui-même pour elle, afin de la faire paraître devant lui **une Église glorieuse, ... sainte et immaculée** » (1).

(1) Eph. v, 25, sq.

« Quid restat juveni (Christo post suam praedicationem et miracula), nisi ut procedat sponsus de thalamo suo? Accipiat sponsus sponsam; quaeratur et inveniatur quae ei conjugatur. Non est solus homo, sed Deus est et homo; quaeratur quae ei conjugatur. Qualis est de qua natus est, talis ei inveniatur, quae et matrem reddat fecundam et virginem servet intactam. Filius permanentis Virginis virginem permansuram accipiat. Ecce tempus est; modo Judaei suam impleant voluntatem, quando dignatur ipse dare potestatem. Agite, Judaei, nescientes nuptias

C'est là que l'Époux versera la plénitude de ses dons sur l'Épouse, et lui confiera les trésors de grâces acquis au prix de si ineffables souffrances. Donc, parce que les desseins de Dieu sont soutenus, il est nécessaire que la Vierge assiste de sa personne à la conclusion de cette divine alliance, et qu'elle y prenne une part égale à celle qu'elle avait eue lors de l'élaboration première et fondamentale du contrat.

De plus, remarquons-le bien, dans le mystère de la Passion, c'est tout un pour l'Église de naître et de former avec Jésus-Christ le sacré mariage qui doit l'unir éternellement à l'Époux. N'est-il pas vrai que cela même exige à double titre la présence et le concours de Marie? Si l'Église qui va naître est sa fille,

Agni; date praemium pecuniae malo nebuloni Judae; agite ut ille qui natus est de Virgine, a Pontio Pilato suspendatur in cruce. Ascendat sponsus noster thalami sui lignum... Dormiat moriendo, aperiatur ejus latus, et Ecclesia prodeat virgo; ut quomodo Eva facta est ex latere Adae dormientis, ita Ecclesia formetur ex latere Christi in cruce pendentis. Percussum est enim ejus latus, ut Evangelium loquitur, et statim manavit sanguis et aqua, quae sunt Ecclesiae gemina sacramenta. Aqua in qua est sponsa purificata; sanguis ex quo invenitur esse dotata... Exulta, exulta, sponsa Ecclesia, quia, nisi ista in Christo facta essent, tu ab illo formata non esses. Venditus redemit te, occisus dilexit te; et quia te plurimum dilexit, mori voluit propter te. O magnum sacramentum hujus conjugii! O quam magnum mysterium hujus Sponsi et hujus sponsae! Non explicatur digne humanis verbis. *De sponso sponsa nascitur, et ut nascitur statim illi conjugitur*; et tunc sponsa nubit cum sponsus moritur; et tunc ille sponsae conjugitur quando a mortalibus separatur. Quid est hoc? Quis est iste sponsus absens et praesens? Quis est iste sponsus praesens et latens, quem sponsa Ecclesia fide tantum conspicit, et sine ullo amplexu membra ejus quotidie parit? » *Serm. de Symb. ad Catechum.* n. 14 (auctore ignoto). P. L. XL, 645. Cf. s. Joan. Chrysost., in *Joan.*, hom. 84, n. 3. P. G. LIX, 463; it., *serm. De cultura atri Dom.*, lect. 5 secundae diei, in Oct. SS. Cordis.

« Quando (Christus) dormivit in cruce, signum gestabat, imo implebat quod significatum est, in Adam; quia, cum dormiret Adam, costa illi detracta est, et Eva facta est; sic et Domino cum dormiret in cruce, latus ejus lancea percussum est, et sacramenta profluxerunt (sub typo aquae et sanguinis) unde facta est Ecclesia. Ecclesia enim conjux Domini facta est de latere, quomodo Eva facta est de latere. Sed quomodo illa non est facta nisi de latere dormientis, sic ista non est facta nisi de latere morientis », S. August., *Enarr.* in psalm., cxxvi, n. 7. P. L. xxxvii, 167a. Cf. *Tract.* 120 in Joan.

comment serait-elle absente au moment même où l'Église reçoit sa première existence ? Et si c'est maintenant que cette épouse du Christ conclut définitivement avec lui la sainte et divine alliance qui les donne l'un à l'autre, n'est-il pas d'une suprême convenance que leur commune mère soit, à ce titre encore, présente au Calvaire, et qu'elle y renouvelle le consentement qui lui fut demandé pour la première union, au jour où le Verbe épousa notre nature.

Les peintres chrétiens, dès les temps les plus reculés, se sont plu à représenter deux femmes, debout aux pieds de la croix. L'une a les yeux bandés : c'est la synagogue infidèle qui, dans son aveuglement, rejette le Christ et le salut qu'il apporte. L'autre élève un vase pour recevoir le sang qui jaillit des plaies du Sauveur : c'est l'Église, ou plutôt c'est Marie, l'exemplaire et la représentante de l'Église qui vivra de ce sang divin. C'est justice, en effet, que l'humanité qui, dans le mystère de l'Incarnation, a donné son sang à Jésus par Marie, recueille encore par Marie ce même sang versé pour le salut du monde (1).

V. — Ne nous laissons pas de creuser ces divins mystères, tant la doctrine qu'ils renferment est abondante et précieuse. C'est un lieu commun dans les ouvrages qui traitent de la perfection chrétienne, que, toutes les grâces nous venant de la croix, nous devons, pour les recevoir, participer effectivement à la croix. « Il a fallu que le Christ souffrit, disait Notre

(1) Il est permis de rapporter au même symbolisme cette tradition si naturelle qui fait déposer entre les bras de Marie le corps de Jésus, détaché de la croix : car ce corps tout sanglant et tout meurtri, c'est le salut des hommes et la vie de l'Église.

Seigneur aux disciples d'Emmaüs, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (1) ». Or, la règle que Jésus-Christ a suivie pour lui-même, il l'impose aux membres qu'il daigne incorporer par la grâce à sa personne mystique. « Étant fils, nous sommes héritiers; héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ Jésus, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui » (2).

L'avons-nous entendu : la gloire et, par conséquent la grâce, ont leur principe et leur mesure dans la croix portée pour Jésus et dans la compagnie de Jésus. Voilà pourquoi Jésus la donne si libéralement à ses privilégiés, à ceux-là surtout qu'il veut associer plus singulièrement à son œuvre de sanctification. Si donc Marie doit être la mère des hommes, c'est-à-dire non seulement la plus riche en grâce, mais encore après Jésus le canal universel de la grâce, personne au monde après Jésus n'a dû comme elle participer aux souffrances de Jésus. S'il est l'homme de douleurs, il faut qu'elle soit, elle, une mère de douleurs. Et voilà ce qui fait que la maternité spirituelle réclame encore sa présence au Calvaire. S'il ne l'eût gravi, chargé de sa croix, Jésus-Christ, quoique tant et de si constantes

(1) Luc., xxiv, 26.

(2) Rom., viii, 17. « Si Dieu vous donne beaucoup à souffrir, c'est un signe qu'il veut faire de vous un grand saint; pareillement, si vous désirez que Dieu fasse de vous un grand saint, priez-le de vous donner beaucoup à souffrir. Il n'y a point de bois à mieux entretenir le feu de la charité que le bois de la croix, ce bois dont Notre Seigneur s'est lui-même servi pour offrir un sacrifice d'une infinie charité. Tout le miel qu'on peut tirer des fleurs et des délices du monde, n'a pas la douceur du fiel et du vinaigre de Jésus-Christ; j'appelle ainsi l'amertume des souffrances acceptées par amour pour Jésus-Christ en union avec Jésus-Christ ». Maxime de S. Ignace de Loyola. Voir sa Vie par Bartoli, l. v, c. 5 (traduction par le P. Jacques Terrien).

Un protestant a écrit cette belle parole qui revient à notre sujet : « Plus les fidèles entrent en communauté de souffrance avec le Christ, plus aussi leurs souffrances sont une influence salutaire pour le monde, ainsi qu'il est démontré par l'histoire des martyrs et des héros chrétiens » Martensen, *Dogmat. chrét.*, p. 293.

souffrances aient fait de sa vie tout entière une perpétuelle immolation, n'aurait pas été l'homme de douleurs; ainsi Marie ne serait pas excellemment la mère de douleurs, si elle n'eût pas accompagné de sa *compassion* la *Passion* de Jésus crucifié.

VI. — Après toutes les raisons développées jusqu'ici, qu'on me permette d'en indiquer au moins deux autres. C'est d'abord que Marie, pour être excellemment notre mère dans l'ordre de la grâce, devait nous montrer en elle-même l'exemplaire le plus parfait, après Jésus, de la vie surnaturelle. Or, ce que nous avons besoin d'apprendre avant tout, c'est la science pratique de Jésus et de Jésus crucifié. Retranchez de l'histoire de Marie ce que nous y lisons de la participation qu'elle eut à la Passion de Jésus-Christ; certes, elle ne vous apparaîtra pas sans de grandes et douloureuses épreuves. Mais pourrez-vous toutefois vous dire en la contemplant : Je le vois, il m'est bon de souffrir, puisque le Seigneur a fait boire sa mère uniquement aimée plus largement que tout autre au calice qu'il a vidé lui-même jusqu'à la lie? Comment aurais-je le cœur de reculer devant la souffrance, moi que la Mère de Dieu, ma mère, a enfanté sur le Calvaire, au prix des plus effroyables douleurs?

A cette école maternelle j'apprendrai plus efficacement qu'à toute autre les leçons dont j'aurai tant et si constamment besoin : leçon de patience, d'abandon au bon plaisir de Dieu, de résignation généreuse et filiale sous les coups de sa justice; leçon de la plus parfaite charité, de celle qui sacrifie ce qu'elle a de plus cher et sa vie même pour l'honneur de Dieu et le salut de ses frères. Oserai-je murmurer contre la Providence,

m'indigner contre mes ennemis et ne pas leur pardonner, quand j'aurai sous les yeux la Mère de Dieu, debout près de la croix de son fils, acceptant d'un cœur ineffablement calme et fort un martyr qui n'est surpassé que par un seul autre, celui de Jésus, et poussant la mansuétude jusqu'à prier avec le crucifié pour leurs communs bourreaux?

Et ce modèle ne nous montre pas seulement ce que nous devons être, si nous sommes vraiment les enfants de Marie. Quelle force de persuasion dans cette pensée que la bienheureuse Mère du Sauveur est devenue la nôtre, c'est-à-dire nous a engendrés à la vie véritable, au milieu de si inexplicables angoisses! C'est là ce que Bossuet exprime avec une éloquence admirable dans cette page de l'un de ses plus beaux sermons sur la Sainte Vierge : « Méditons ces belles paroles que nous adresse l'Écclésiastique : *Gemitus matris tuae ne obliviscaris* (1); n'oublie pas les gémissements de ta mère. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te pressent, n'oublie pas les gémissements de ta mère; souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? Veux-tu élever encore une croix pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie

(1) Eccli., VII, 29

son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel? Ah! mes frères, ne le faisons pas; souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenez-vous des gémissements parmi lesquels elle vous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelez pas ses douleurs » (1). Et voilà quelle éloquence le martyr de la Sainte Vierge prête à ses exemples.

L'amour, dont ce même martyr est l'éclatante manifestation, ne nous parle pas avec moins d'autorité. Je ne sentirais pas à quel point la Mère de mon Sauveur et la mienne m'a aimé, si je ne la contemplais crucifiée comme Jésus pour me donner la vie; si ma naissance spirituelle ne lui avait pas coûté le sang de son cœur, mêlé au sang qui coule à flots du corps de son Fils, pour me purifier et me régénérer. Et c'est ainsi que, pour être le modèle parfait, elle a dû monter au Calvaire.

Ajoutons encore que si, dans les desseins de Dieu, Marie doit être la mère de miséricorde, cette destinée réclame non moins hautement la communion de la Vierge à l'immolation finale du Sauveur. Car, je ne l'oublie pas, c'est au Calvaire surtout que Jésus, passant par les suprêmes épreuves, est devenu le Pontife *miséricordieux* qu'appelaient nos misères. Sans doute, elle compatirait encore à nos maux, quand elle n'en aurait pas expérimenté par elle-même toute l'amertume: mais il lui manquerait pour sentir nos douleurs et les consoler ce je ne sais quoi que l'expérience seule

(1) Bossuet, *Serm. pour la fête du Rosaire*, 2^e point.

peut donner. Et nous-mêmes nous n'aurions pas cette confiance de pleurer sur son cœur et d'y chercher, comme nous aimons à le faire, un adoucissement à nos maux, si nous ne savions qu'elle a plus souffert dans ce cœur et plus amèrement pleuré que nous.

J'avais l'intention de m'arrêter ici; mais jecroirais n'avoir pas suffisamment parlé d'un si haut mystère, si je n'indiquais au moins une pensée du grand interprète des Saintes Écritures qui fut Salmeron. Suivant lui, Marie « devait être debout près de la Croix, pour y recevoir la grâce qui la préserva de tout péché, même originel; la grâce qui la rendit tout à la fois Mère et Vierge; la grâce qui fit d'elle, aux dernières années de sa vie, la colonne, la maîtresse et l'avocate de l'Église;... la grâce de mourir sans douleur, de monter au ciel avec sa chair virginale, exaltée par-dessus tous les chœurs angéliques; la grâce de pouvoir exaucer, en qualité de Reine et d'Avocate, ses fils criant vers elle du sein de leur misère; la grâce enfin de nous conduire à la croix, source de tous biens, comme elle y conduisit les saintes femmes » (1). Considération profonde, encore qu'elle paraisse en quelque point assez subtile. Puisque personne ne devait comme elle participer aux fruits de la croix, il était bien juste qu'elle fût aussi plus que tous les autres rapprochée de la croix. Il est vrai, plusieurs des grâces énumérées, Marie les avait déjà reçues; celles, par exemple, de sa conception immaculée et de sa maternité virginale. Mais, ne l'oublions pas, c'est à la croix seulement que le prix en fut versé.

Telles sont les raisons providentielles qui deman-

(1) Alph. Salmeron, *Comment. in Evang. histor.*, t. X, p. 343.

daient que la bienheureuse Vierge accompagnât son Fils au Calvaire, si Dieu la prédestinait à devenir, en toute vérité, la mère, et la mère parfaite de ceux dont le Christ, son Fils, est le Sauveur, et dont lui-même daigne être le Père.

CHAPITRE II

Comment la Vierge béni monte au Calvaire, — et comment, debout au pied de la croix, d'un même cœur et d'une même volonté avec son Fils et le Père, elle offre la sainte victime pour le salut et la vie du monde.

Les Évangiles nous ont décrit le martyre du Sauveur ; ont-ils également parlé du martyre de sa mère ? En d'autres termes, ce que nous venons d'établir comme exigé par des raisons de suprême convenance, est-il aussi consigné comme un fait dans nos saints Livres ? Si nous nous le rappelons bien, il a suffi de deux mots au disciple bien-aimé pour dire toutes les grandeurs de la Vierge, en la nommant *Mère de Jésus*, le Verbe fait chair. Quelques mots vont lui suffire aussi pour résoudre cette nouvelle question. « *Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus...* Et la Mère de Jésus était debout près de sa croix » (1). *Stabat mater dolorosa, Juxta crucem lacrymosa*, traduit la poésie chrétienne. La voilà sur la sainte montagne et debout : debout pendant que la multitude charge Jésus de ses malédictions ; debout pendant que les soldats se partagent les vêtements de la victime ; debout pendant que le soleil s'éclipse, que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent et que la nature entière est dans l'émoi. La voilà dans

(1) Joan., XIX, 25.